

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La nuit (nouvelle)

Marie-France O'Leary

Volume 11, Number 6, November–December 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29735ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

O'Leary, M.-F. (1969). La nuit (nouvelle). *Liberté*, 11(6), 73–88.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1968

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La nuit (nouvelle)

Marc conduit l'auto. De plus en plus lentement.

Les hameaux se succèdent, sur chaque maison se greffe une image. Le visage s'accroît, les yeux ceux d'autrefois, ceux de maintenant, ces yeux qui ont porté l'errance, celle de Marc qui n'a d'autre but que de retrouver ces yeux... yeux vers lesquels se porte son regard.

Un premier regard. Celui qui est.

— « Une nuit de septembre... ,
ma mère !

Quelle chaleur ! Comme votre main tremble et comme vous avez froid !

Un peu de vodka... vous prenez le verre... »

— « Je repars dans quelques instants, ton frère, ta soeur ! Ils m'attendent. A leur réveil, je dois être près... oui près deux. Ils aimeraient, j'aimerais, nous aimerions que tu sois près oui près de nous, sans toi cette maison, cette maison... tu as taillé chaque pierre, sur chaque pierre je pose mes lèvres, sans toi je sais oui je sais que nous ne pouvons pas poursuivre que le sang chevauche des sentes

nous les empruntons

mon fils aimant aimé, je pose ma tête, je dors mes dernières heures.

Viens. »

— « Je vous ai regardé repartir... ,
rentrez à la maison... ,

ce sont les seuls mots... et je vous faisais si mal... je sentais vos larmes... vous m'avez serré tendrement... mais était-ce vous, était-ce réellement vous... cette ombre abandonnée à une terre d'où je m'étais absenté et je les savais... là le soleil, notre soleil,

le vôtre et le mien,
je et tu,

Ma mère,
 ce soir de septembre . . . ,
 comment reconnaître le portail par lequel je devais entrer et
 ces immenses tentures qui m'encadraient étaient si lourdes que
 je les observais mais . . .
 la crainte d'apercevoir la lumière.
 La lumière.
 Vous, ma mère.

Marc hésite puis appuie sur le frein. Sur la banquette
 droite un sac de voyage dans lequel sont rangées les lettres
 de celle vers laquelle il s'achemine après une absence de . . .
 sept ans !

Sept ans, est-ce cela ou peut-être plus ou peut-être moins.

Je ne peux pas ne pas m'y rendre mais je sais que . . .

Marc sort la première lettre . . .

mon fils, mon bien-aimé,
 ces quelques photos, tu souris . . . ,
 ils fuient nos jours, de lendemains en lendemains nous pas-
 sons, ceux qui ont besoin de nous, nous les regardons, nous les
 laissons, nous avons peur et les mots se désarticulent. Lente-
 ment.

Et.

Courent par milliers les faux sur nos terrains et très tard, très
 tard nous nous apercevons qu'il ne nous reste plus que détri-
 tus.

Tu ris . . . , je suis si bien caché,

je tourne une fois, deux fois, trois fois,

Marc . . . eh Marc où te caches-tu ? . . .

j'entends ton rire, ton pied gauche bouge, nous le savons tous
 deux, tu es sous la meule, tu me tends la main . . . ,

Le lendemain.

Tu te caches encore sous la meule, plus grande, plus construite,
 tu épies les passants, tu vas vers eux, tu les invites mais l'heure
 du jeu . . . où est-elle, où es-tu . . . et la paille commence à
 flamber.

Ici le feu poursuit son rythme

lent et violent

tu es encerclé

les aboiements du chien les aboiements de plus en plus
 gémissants je l'entends mais je ne le vois

nous sommes les uns les autres incapables de voir d'entendre

le supplice se poursuit, cette solitude . . .
mon fils je te serre tendrement.

Marc se caresse la peau du front.

— De droite à gauche, de gauche à droite, mes épreuves ont commencé, je ne sais plus exactement quand. Cette nuit de septembre, de février, de mars, elle est. Je suis mais je ne la vois pas et elle me regarde, me baise les lèvres, c'est la brûlure d'une cigarette sur la paume de ma main, attention oui attention, je devrais lui souffler, la mer, rendez-vous sur les rives d'une île, de notre île, non je lui demande, tu retournes ce soir, pourquoi m'a-t-elle répondu oui, pourquoi ne lui ai-je pas dit, non tu demeures près de moi, non c'est le départ de celle qui est femme soeur mère, ma femme, ma soeur, ma mère. Et je suis rentré seul, elle seule, moi seul.

Trente-six marches et ce soir-là je les monte assis, debout, couché, je me relève, les trente-six marches de la Cité, les dix-huit premières, l'appartement du premier palier, à l'intérieur un couple de retraités, l'homme hoche la tête, la femme cuisine. Quand je rentre elle m'épie derrière sa porte, bonsoir monsieur, bonsoir madame, vous êtes seul, votre femme vous a quitté, je lui serre la main, je lui souris et je continue à monter. Mais ce soir il est tard et ce vieux couple a bu sa tisane. Ils sont là qui reposent et deux chats montent l'escalier. La minuterie s'est éteinte, j'ai peut-être une boîte d'allumettes dans ma poche, je fouille, ces quelques pièces de monnaie, une baguette et un morceau de fromage à moins que la soupe populaire, tiens j'ai la boîte d'allumettes, je me demande pourquoi je tiens tant à éclairer ces lieux, je les connais mal ou pas assez, un point que l'on n'a pas repéré et où se dessine un oeil ou une main, l'oeil lié à la main, la main conductrice de l'oeil, de cet oeil, de cette main qui vous scrute, qui me scrute tant et tant que je ne parviens plus à voir ce qui se dessine. Entre ce qui dort et ce qui s'éveille . . . comme elle est jolie cette chatte à dormir près de ses petits, de petits dans des bras chauds et doux, j'aimerais ainsi dormir, à sentir le fluide des aurores et des couchers. Je recrée l'oeil et je l'efface. Je pousse ma porte et allongé sur mon lit les signes se dessinent de plus en plus violemment.

Marc frissonne.

Le 26 mars 1965,

Je me suis acheté une robe mauve. Je me sens près du

printemps et ce début est si heureux, une semaine sans pluie, c'est bête de te parler du temps mais nous nous sentons tous ici si bien que nous ne pouvons nous empêcher de regarder la route et qu'au passage de la prochaine voiture...

TOI.

Non pas encore. Ton séjour n'est pas terminé et je songe que tu ne sais plus, non tu ne sais plus toi aussi où tu dois être, où tu ne dois pas être. Nous sommes si fatigués, oui nous sommes bien fatigués, Marc, pour nous tromper de la sorte, pour emprunter sans arrêt des passages qui se referment sur nous comme de longs tunnels d'où nous ne pourrions plus bientôt sortir.

Il est tard Marc et nous sommes fatigués.

Vois-tu encore l'ouverture du tunnel ou ne fermes-tu pas les yeux par crainte de trop bien la voir.

Tu as cinq ou six ans, nous sommes à la mer, tu fixes un point dans l'eau, tu le fixes de plus en plus longuement et tes yeux se voilent.

Combien de temps demeures-tu ainsi étendu ?

Tu n'es pas rentré, deux, trois jours et je suis inquiète, cette inquiétude lente qui nous saisit les poumons et nous empêche de respirer, mais pourquoi maman, mais pourquoi, je pleurais en observant les enfants venir et courir, ce sont les chansons, leurs cris mais c'est ta voix oui ta voix. Aujourd'hui c'est mon anniversaire, mon anniversaire !

Les varices sur les jambes et les fissures qui s'incrument, me pénètrent, me rongent...

Marc.

Ils viennent, ils sont là. Tu n'es pas revenu.

Tu es en route,
ils me prennent, leurs bras sont forts,
ils ont une civière, je ferme les yeux.

Marc.

Tu laisses se glacer les vitres, j'éponge les plaies nos plaies.
C'est mon anniversaire, les volets sont fermés,
sur la table le gâteau, des verres pour le champagne,
car tu achètes une bouteille
et ton jeune frère, ta jeune soeur
racontent une histoire...

c'est la nuit et je ne peux me reposer.

Le calme.

Ma nappe est jolie avec ses fleurs de toutes couleurs,
je n'ai pas rentré le bois.

Tu as cueilli les fleurs que tu me passes autour du cou et l'un
à l'autre.

Nous sommes.

La piste est si embrouillée, les nuages camouflent la couleur
de ce ciel, depuis longtemps, depuis si longtemps...

près de toi je m'endors, à toute heure je suis près,
que je sois le naufrage ou que tu sois le port.

Celle qui t'aime.

Marc reconnaît les maisons, les jardins, les routes, s'arrête
puis se retourne, il ne se trompe pas.

— Combien oui combien lui ont dit, murmures à l'oreille qui
s'éloignent puis se rapprochent, la marée qui heurte les rocs et
les ravages, ces cris désespérés entendus vers les quatre heures
du matin, celui qui entre dans votre demeure et vous dit :
lève-toi, descends, remonte les escaliers, descends et remonte,
les marches, compte les marches, non pas comme cela, un
deux trois, recommence, un, tu épelles afin de trouver le
rythme, la musique du un, du deux, du trois, non tu ne la
sais pas et c'est à cette seconde que se produit le hurlement,
le corps qui désespérément à la bouée, l'oreille qui sourde,
mais cette bouée, quelle est-elle, où est-elle, là devant moi ce
visage chevelu qui ne tend pas la main, il ferait bon se reposer
près, s'endormir, pas trop longtemps, quelques instants, il
faut que tu le sentes toi qui es devant moi, toi le pont à
franchir pour atteindre la demeure. La demeure vers laquelle
je me dirige. Tu es redescendue et je suis en haut de mon
escalier, tu ne peux pas compter, c'est le murmure de cette
nuit qui disparaît enveloppée de nuages qui la masquent, qui
te masquent, tu sais qu'il ne vient pas, qu'il ne viendra pas car
il ne sait pas compter et toi tu ne peux plus compter, ta langue
ne reconnaît plus les odeurs et les odeurs que tu crois recon-
naître sont d'une même étiquette peinte et repeinte sur
chaque marche de cet escalier que tu ne sais pas, que tu ne
peux pas monter. Je t'embrasse, que tes lèvres s'appuient sur
les miennes car il était une fois, il était cette fois-là, et tu ser-
pentais des sentiers qui parlaient d'étendues de sable, ce tour
d'une île qui commence au lever du jour et se termine, la lune
se lève, cette île tu l'as nommée, ces sentiers qui sifflent les
tours qui s'effondrent, les monastères dont tu es le guide, les

pas sont en bas de piste, mais ne se poursuivent, les broussailles et les ronces sur lesquelles les doigts saignent cette absence prolongée cri de l'animal solitaire et traqué, tu appuies sur le frein, je n'ai pas de freins et je ne sais pas appuyer sur les freins, j'orage les demeures et je m'orage il est le numéro un qui est le numéro deux qui ne peut devenir numéro un car c'est l'effondrement du numéro un qui ne peut passer au numéro trois, pas de recul, pas de retour arrière, mais que devient le numéro deux si ce n'est une ride qui s'imprègne dans la tour et observe le numéro un dont les yeux se posent avec force avec lenteur-la force liée à la lenteur sur les premiers pas de la piste qui se poursuit au-delà de son numéro pour apercevoir l'empreinte du numéro deux et c'est alors l'exclamation tardive, la ride de la tour que rien n'avait enseigné mais qui est là ride première du deux que l'on a fixée de par son attente à prendre la couleur du tiroir ouvert-bois rongé par les vers ce tiroir ouvert, je n'ai pas le temps, il est là ce tiroir, tant attentif au numéro un qu'il reçoit les pluies se sèche... le soleil... durcit, gèle, passe, le contresens de l'hiver en été, de l'automne au printemps, ce sentier qui parlable de la planète non visitée, tu la connais tu la parles, tu l'as vue, je redescends les marches, je remonte, je recommence, cette tour dissimulée sous le masque du nuage, ce pont bu, un soir une bouteille de rhum, sentir le chaud dans son corps et le mouvement de l'île qui s'attache à son corps, de l'île minuscule entre les deux mains serrées l'une contre l'autre, le buis devenu jaunâtre par l'absence prolongée mais la courbe des cinq rayons de l'étoile fixée à la naissance sont, ce sable voilant la surface de l'oeil, le coquillage appuyé contre l'oreille, si nous ne sommes pas morts au midi, nous mourrons ce soir, le coquillage venu de l'île saisi entre deux bouffées de fumée, le numéro un précédant le numéro deux et pour ce la visite obligatoire, le garage afin de vérifier l'état des freins, il est une fois cette voix qui résonne la nuit de la tour non vue du monastère à l'oreille de l'île dont l'entrée est bloquée, et les ans passent, carrefour de cet escalier sur lequel la poussière, tant de siècles sont passés, qu'elle a formé une couleur dont les traces sont inhabituelles, le mariage de l'argent et de l'or, de la solitude du monastère à la solitude de la tour et les derniers vestiges du feu-volcan qui se consume-feu ayant repris sa forme de cendres afin que demain les

cesendres voient l'aurore d'un feu nouveau celui de la tour et du monastère qui au sommet de l'escalier arrondissent l'angle dont le vent pacificateur sonne les premières notes de l'accord. Et brusquement le désir de ne plus allier le monastère la tour, les angles ne peuvent s'arrondir liés et livrés à l'armée muette implacable qui dressée devant eux érige son mur de froid, de givre, de pierres à disperser les unes à la suite des autres afin de s'assurer vis-à-vis son ordre érigé infailible parce qu'érigé comme correspondant de l'ordre meurtrier envoyé régiment par régiment de contrée en contrée afin que s'écroule ce qui est. Mais je sais que comme moi elle a cru, que les murmures l'ont inquiétée mais n'ont pas semé le doute, que l'abandon volontaire où je l'ai laissée a été pour elle source de vie car elle est cet amour de la tour et du monastère qui se ressemblent et qui ont la terre comme alliée.

Tes pauvres mains que tu ne parviens à soigner tant les enfures se propagent, alors ça va, oui ça va, tu ne dors pas, non je travaille, et la porte qui se referme après un bonsoir poli alors que le désir d'une voix autre que la sienne est le souffle qui mais qui oui qui le sait si ce n'est vous ma mère, ma femme, ma soeur, change ce regard ouverture de la porte souillée par tant et tant de morsures aux entrailles de la racine et c'est le début d'une autre saison à porter comme l'enfant dans le ventre à l'abri de morsures qui ne laissent qu'un cadavre sur une place de hameau où seuls retentissent les on l'avait bien dit, ce perpétuel flot de paroles derrière les grammaires apprises sur les bancs d'une communale coups de règle, pincées, gifles reçues afin de retenir ce on le savait, ce pensez-vous et d'échos en échos comme la trompette d'un jugement final absolu, jugement sur lequel tant par le fond que par la forme vous êtes le pendu, le guillotiné, le pionnier de la série qui doit se produire dans un cycle continu dont on se gargarise chaque matin devant le miroir tiré à x exemplaires dont on croit être l'unique regard, pendu de sa propre naissance, de sa propre mort qui ignore l'astre qui le balaie dans la poussière passive conductrice de cimetières en cimetières où ceux qui ne cueillent plus les fleurs arrachent celles déposées par souci d'esthétisme afin de les offrir à l'amante d'une nuit, d'une aube. Je tes lèvres sur les miennes, les miennes sur les tiennes, le je patauge dans la boue depuis

des jours parce que ce je patauge dans la boue la boue m'est devenue chère pour les tâches, araignées moucherons qui glissent et reglissent leurs pattes collées aux miennes et que je ne peux plus alors discerner les lèvres de celle qui est entre la tour et le monastère disparus dans le nuage qu'un vent incertain de la direction a poussé là, le moment précis de la voix ce désir brûlant dont la brûlure est telle que seul étendu matelas d'herbes et crin je réentends les premiers sons de la terre, premières syllabes prononcées les unes à la suite des autres dont le sens cette hantise erre l'âme et patiemment la mer côtoie cette âme la chevelure teintée dont la tour et le monastère s'écroulent devant elle.

Près du village, Marc attend que passe l'ombre du guide. L'ombre qui ne s'est pas encore présentée afin de suivre le sentier dont il ne se rappelle pas le tracé.

Marc, mon fils ami,

la propriétaire de l'hôtel a mal dans la voix de me dire ton départ. J'inspecte chaque pièce sous les tables sur les dessus de table l'odeur diffère. Selon tes déplacements. Une lieue. Tu marches, une rue, une autre, tu passes, la rue que tu habites, tu te demandes si la rue que tu as choisie a son sens dans les limites de l'heure où tu l'empruntes. Et de présent au paysage qui est tu deviens l'absence et la négation du paysage qui est près de toi. Les sacs à provisions lourds de mois ventres non rassasiés c'est le squelette qui s'achemine vers toi et le bol de riz que tu désires servir vide.

L'imperméable noir laissant mes chevilles, l'usure de la lame, le chantier interrompu, le vent qui te séduit ces plages de la voile née au roc nu vivant la surdité du mat de ta propre voile. Les toiles de l'araignée, les trous du vers, la disparition des poutres, la mort de l'automne, le naufrage du navire, l'enveloppe de la brume lourde, ceux qui périssent, les caniveaux regorgent leur chair dilapidée, la table de café personnifiant le départ quand sur la chaise devant ta chaise tu laisses le verre se vider ta hâte de partir et non de... la femme, l'homme qui attablé près de toi a vu que dehors le soleil de la ville n'éclaire plus, l'agonie lente de la façade, tu vascilles, ta cheville foulée, tes poignets tordus, tu frissonnes, tu t'appuies, une main se tend celle de l'aimée mais il y a une autre rue, neuve, les lumières banderoles de fête, hurlements de musique, tu es la fosse de la rue de la rue neuve. Et les dispensaires,

longs de leurs salles, l'ombre de ces corps du dispensaire que l'on agrandit la liste des attendus de plus en plus longue, merci de votre sollicitude, le verre d'eau apporté comme si ... on ne sait plus très bien ce qu'il faudrait apporter, les après-midi s'ennuient de ces milliers de verres mal distribués, les doses n'étant pas la juste dose de son inquiétude persistante.

Dans quelques instants j'allumerai la lumière de dehors, le phare qui surprend le voyageur et l'incite à s'arrêter. Sur le feu, le bouillon de légumes, les allumettes posées à côté de la cuisinière, tu entres, la porte n'est pas fermée, le bouillon mijote, je l'entends, je ne bouge, je suis heureuse, comme tu es heureuse murmures-tu, l'air frais pénètre et te saisit, ton pas, oui c'est ton pas, tu marches lentement et de plus en plus rapidement, la route, la maison, je leur dirai de se mettre nus, d'ouvrir leurs yeux, de brûler leurs parterres, de reprendre la pioche et de creuser jusqu'à ... jusqu'à ... cette guerre, balles dirigées vers toi le hasard mais il n'y a pas de hasard, il n'y a que les pas que tu diriges, les constellations suivies d'une nuit à l'autre, poursuite du mouvement, c'est très bien, c'est très bien ainsi, le camouflage de tes hurlements, tes couvertures pas assez épaisses pour devenir le haut-parleur d'un instant de cet instant, les balles ont pénétré chaque membre atteint le sang qui coule, le coeur ne s'interrompt, une sonnerie, tu te précipites, la porte encore ouverte, le bouillon qui mijote, tu te sers un deuxième bol, ta chambre au premier, tu ne montes pas et l'heure de la retraite est, celle où il faudrait que tu te taises afin de réapprendre à voir à entendre afin que l'image, que le son retrouve le sens de la pioche qui retourne la terre.

Ce qu'il y a de guerre en toi est plus fort que cette paix devenue terre-femme, la crainte de te tromper, de ne pas trouver la voie de la saison qui porte cette terre-femme alimente ton errance de rues en rues, ces premières larmes, j'épouse ta main, les années de guerre se prolongent, l'aube ne redécouvre vos corps unis, et hagard la porte se referme, tu n'as pas éteint le feu, la soupe bouillonne et ce sont les phares de la chaussée qui t'éclairent.

Marc face aux toitures refaites, tuile par tuile, aux grilles repeintes, coloris du jour, l'étendard s'étend d'un pays à l'autre, d'une ville à l'autre et maintenant de hameau en hameau.

— Ces pierres... ce lointain regard le seul juste et qui ne soit pas envenimé par les ans, le seul qui suive le tracé de ces murailles que l'orage, les pluies, les bêtes rongent mais au-delà de ces morsures ce premier septembre l'an un pour nos mains si froides, si glacées de ces glaces venues des pays du nord, le gel de la mer de décembre, épousailles à vous éclater les veines, les dernières moules ramassées qui emplissent la marmite, qui sont le repas d'une semaine, l'émerveillement de la grève, du port livré aux vagues, des barques échouées, elles pourrissent et puis on se met à deux puis à trois, peut-être plus, les bouillottes, on se brûle le froid subsiste, les carreaux ne sont pas solides et le matin des éclats de verre de plus en plus hostiles et bientôt oui bientôt... quitter les lieux, retrouver les normes, choisir entre le sol et le fa, deux clés porteuses de branches, je vais couper du bois, un peu d'exercice mais pourquoi veux-tu tant que je reste, laisse-moi partir, tu n'as pas regardé, tu n'as pas écouté, tu ne regardes pas, tu n'entends pas, je suis la Vie, nous sommes la Vie.

Je lis j'ai un livre mais je ne lis pas, je te scrute, on n'a jamais assez épié un visage, des secondes et des minutes, des mois et des semaines rien n'est déchiré, rien n'est vu, le visage, autres traits imprimés, années incrustées, ébauche à peine commencée, la fuite du tu devant le je, le nous saisi si partiellement...

Je ne suis pas venu semer le désordre mais le désordre est né parce que je suis venu...

les moutons broutent, le berger surveille, est-ce la direction de Nemours, j'ai allumé le chauffage, j'ai passé des heures sur un banc à me taire, à ne plus savoir quel mot est le mot, à te chercher, blonde, rousse, brune, je sais que tu demeures, que tu es près, ce présent lié à ces fouilles gallo-romaines, à ces abayes dont l'homme s'absente et que tu continues à engendrer, jé dois m'absenter, je ne peux, non pas encore, le comprends-tu ? le comprends-tu ? Tu te lèves, ne sois pas triste, ton siège, ce nocturne du soleil, ne sois pas triste, c'est la croix, nous l'avons portée au carrefour et peu à peu elle se greffe sur les murs de chaque chambre que j'habite, ne sois pas triste-ces marches-nous gravissons les étages-les marches de la tour, les marches du monastère...

Marc,

c'est le midi d'un café de la cité. La course des talons qui

s'empresment aux ventres des tables. Tu joues avec une ficelle, oui, non. Non. Celle que tu aimes ne vient pas et le midi de son monastère est celui d'un repas cuisiné par des mains dont la science est lente à pénétrer les visiteurs d'un café attardé aux aboiements des faits divers de quartiers. Et actuellement et pendant d'autres mois tu seras ce visiteur oubliant les plaies qui se forgent au sein d'une terre qui a besoin de toi pour les plants du printemps. C'est l'aube et tu dois partir mais tu ne pars pas et si tu prends la route tu ne sauras plus reconnaître le monastère. Tu montes et tu pousses la porte. Tu n'es pas encore monté. Il est tard. Tu t'approches mais mes yeux sont fermés aux cernes des centenaires qui s'écoulent en toi et qui peut-être maintenant oui maintenant commencent à ne plus respirer.

J'entends des milliers de claviers qui jouent leur solitude.
Adieu mon fils.

— Une présence, dix heures trente, le soir, l'ouverture de ma solitude, et à l'extérieur ceux qui, oui chaque soir, le même bar qui attend son dernier client, celui de la fermeture, les volets se referment, les signatures, un accusé de réception, un criquet dans la baignoire et le numéro quatre-vingt-quatre oublié sur une tuile fendue les débris d'émail du cendrier les allumettes et la gorgée de café, la bouillie de fourmis, la fatigue à vaincre le pourquoi et l'interminable tic tac du réveil à ne pas oublier le remonter car le lendemain les secondes ressurent et l'incapacité de se mouvoir.

Ces têtes de cadavres pendues aux arbres du jardin, chaque tête symbole de mon absence et de la bouche qui s'ouvre cri non formulé, le cri étouffé par ses propres racines et les corps nus des squelettes, chacun l'ombre de sa présence condamnée à son propre tribunal, je n'ai pas pu, le feu commence, nous nous groupons, quelques routes accessibles, nous luttons mais nous ne portons pas notre lutte, les rougeurs violacées qui sont la flamme ciel d'un après-midi si calme, nous guidons les pompiers, je ne peux pas je ne veux pas assister le spectacle du feu de la forêt, rentrons, rentrons.

Le retour au village. Sur la place le couple qui est le couple mais qui l'ignore, l'autocar arrive, un dernier baiser, la femme dans les bras d'un autre, — je vous apporte de la lavande —, sourires celui qui a pris l'autocar, les paupières s'éteignent, et je suis là ce village de convalescence, mon

errance notre errance années d'oubli de vide qui se perpétue, le cierge de l'autel offrande d'émotions, le cierge, visage, le cierge cendres de l'autel, la nef déserte, de ronces d'orties, d'épines, nos granges ouvertes déchiquetées, nos animaux affamés, nos membres poubelles attendant leur journée de ramassage hebdomadaire, du crépuscule à l'aube, de l'aube au crépuscule.

— j'entends des milliers de claviers qui jouent leur solitude — demain, non, vous avez mon adresse et sur le carnet des chiffres s'ajoutent, les cheveux noirs, les yeux gris, le pantalon qui a été donné, ... des rats, ce sont des rats, tu attaches tes pas aux leurs, chaînes qui rouillent, rouillées au départ, prolongement de la même teinte, variations infimes parce que parce que ... ,

ceci à l'heure du dîner alors que le désir de me taire, de partager le silence du pain qui se rompt, de poser mes lèvres sur les siennes, que ses lèvres se posent sur les miennes ... ,

c'est une télévision qu'il vous faudrait,
bonsoir,

les recettes données pêle-mêle, à vous d'accommoder celle qui convient le mieux à votre réveil, d'enregistrer cette distribution gratuite, courrier du coeur s.o.s. dépannage s.o.s. suicide s.o.s., s.o.s. toutes sauces, piquantes, sucrées, salées, vin, rhum, cognac, béchamel, menthe, citron, orange, pamplemousse, banane, s.o.s. étudié, détaillé, étude détaillée ...

les lunes qui serpentent l'eau de la fontaine que vous buvez et s'arrête celui qui aussi a soif et de la poche intérieure de la veste vous donne ... qu'il est joli ... portez-le, portez ce foulard, il vous portera bonheur ... le souvenir qui n'a pas sa recette, pas son s.o.s., pas sa sauce, la pluie des automnes pluvieux de province, les courses hâtives une fin de journée d'un prisunic, chacun à sa caisse, un sursaut de gentillesse la hâte de s'échapper, de fuir les rayons de son miroir transformés en produits de vente aux rayons des miroirs, c'est une télévision qu'il vous faudrait ... ,

— j'entends des milliers de claviers qui jouent leur solitude —.

Je suis las, la galerie des voix qui se taisent qui reprennent, les abats-jours des figures qui s'espacent, des ossements qui ne se reconstituent, coups de griffes, de morsures, glaives de ces voix, de ces figures, poursuite sur les murs qui longent la CITE, qui me cernent que je cerne qui m'em-

brassent que j'embrasse, de cette odeur d'une viande dépecée, de ce boeuf qui chaque matin, l'étranglement de mon lever comme si je ne savais pas monter la marche qui me conduirait à la deuxième marche, d'autres voix, d'autres figures, de quels frissons transpercées, de quelles secousses meurent-elles leur lever, ces chaises, ces lits, se sont glissés tant et tant de corps, se repose encore un corps, un seul corps,

— vous allez dormir maintenant —

rires, sarcasmes, injures, moqueries, cet enfant qui croise sa mort dans le sommeil d'une chambre morte, la monotonie de la pluie liée à la monotonie de l'instant, l'attente d'une main qui replace les couvertures sur les épaules dénudées de l'enfant, mais les doigts sont maladroits et demeurent attelés à la charrue qui creuse son sillon, ligne droite, immuable depuis l'origine, le berger regarde ses moutons brouter et sous ses pieds, il palpe les feuilles de l'automne qui s'égrène, la campagne qui le porte, la croix qui ceint le lit de la femme qui n'a pas eu recours aux primes distribuées aux marchés des enterrements dont l'abonnement est une traite à payer, chaque fin de mois,

— c'est une télévision qu'il vous faudrait —

bonsoir, amitiés, libertés, fraternités,
bonsoir.

Ce sac de voyage que j'ai oublié, cette lettre que je n'ai pas postée, ce téléphone que je n'ai pas donné, ces cadavres que j'ai semés, la roue effilée au tremplin du saut devant lequel je recule, de ces livres de ces journaux, titres et sous-titres entrevus, incapacité, mon incapacité à lire au-delà d'une première ligne l'énumération de ces mots alignés, de ces verbes dont la présence souligne mon absence et la rue plonge en moi et je plonge en elle,
seul et las,

la trahison du visage de l'autre et du vôtre devenu l'emblème de sa trahison, le violoncelle jouant la sonate et c'est encore la même que vous désirez entendre et les quelques changements audibles deviennent peu à peu des répétitions que l'oreille a entendus quelque part lentement puis de plus en plus rapides.

Marc ce lundi soir,

je descends une route. Je suis en voiture, l'allée est étroite et je roule lentement.

Ce sont de grandes villas qui sont de chaque côté de l'allée, la route conduit au port.

Il y a une île face à la côte et c'est sur cette île que je me rends. Le bateau accoste.

Je gravis un sentier et je cherche un endroit où m'étendre . . . , il y a des centaines de bancs . . .

chaque arrivant y prend place afin de contempler la mer et les couchers de soleil, les places sont rares, j'en vois une je m'assieds.

Je ne peux rester là, non je ne peux rester là, je ne peux dormir sur ce banc, ils y prennent tous place et s'y trouvent confortables, les uns à côté des autres devant la mer qui a perdu son rythme, à l'infini d'un même bleu et le vent ne lui donne plus aucun mouvement.

Non je ne peux demeurer, je me suis sans doute trompée, je me lève, je m'excuse,

chacun plongé dans une méditation,

je les dérange . . . je parviens enfin . . . ,

à me dégager de ce banc où j'avais trouvé place et je m'achemine vers une maison qui ressemble à un hôtel.

J'entre . . .

personne puis une dame jeune jolie s'approche

— une chambre je lui demande

— il n'y a pas de chambres, nos maisons ne sont plus habitées, ce sont nos musées, vous désirez visiter,

— et c'est ainsi . . .

— oui partout que ce soit sur la côte ou dans nos îles . . .

J'ai le vertige, je regagne la côte.

Je cherche la villa où tu habites, je m'adresse à tous, tous savent où est ta maison mais je ne la trouve pas et nul ne sait m'y guider.

Marc,

il n'y a plus ni maison, ni guide.

— En bas de la falaise, une route, comment suis-je parvenu au sommet de la falaise, je ne me souviens pas, je ne me souviens plus mais pour redescendre je dois emprunter le versant abrupt, je m'agrippe au roc, je tombe, je sens la descente je suis sur la route mais est-ce bien celle au pied de la falaise ou une autre.

Comment reconnaître si c'est cette oui si c'est cette route que je contemplais les jours précédents ma chute, l'heure où ma

mère accostait l'île, où ma demeure n'était plus visible que de moi seul, je voyais ceux qui approchaient, respirais leurs odeurs leurs tressaillements je ne pouvais ni les appeler ni les toucher, impuissant à saisir mon corps devenu l'ombre des mouvements qui passaient devant lui.

Les cheveux humides, le front humide, le chandail humide, Marc ouvre les fenêtres de sa voiture, les premiers jours de novembre les bras dénudés de leurs bracelets mort et naissance d'après la mort qui ne survient pas exactement comme vous auriez désiré qu'elle s'accomplisse. Des papiers et des papiers lettres à résumer en une phrase en un mot, l'absence.

Lui Marc l'errant des saisons détruites avant que les grains n'aient mûri, les fleurs redevenues cette poussière foulée par les regards dont l'identité lui est connue, chacun de ses pores le tremblement des doigts qu'il a serrés de ceux qu'il n'a pas serrés, ce tumulte cet axe millénaire qui le précède qui le guide crainte de ne pas saisir le temps d'en entendre chaque note alors que chaque note lui échappe.

Oui Marc,

les villes ont sommeil et ni la cire, ni l'eau savonneuse, ni les conserves ne redonnent souffle au palais de la solitude. Le commencement et la fin des champs traversés qui s'unissent, ne suis-je pas ne sommes-nous pas ce commencement cette fin comme ce paysage m'est étranger et si je n'étais née qu'encadrée à ce paysage toi il te faut brûler l'encadrement et ne plus regarder cette image qu'hier je te montrais mais réinventer cette image d'hier dans ta rue d'aujourd'hui.

Tu t'emploies à démonter les ficelles de tes désirs, ampoules et moteurs tous genres, le crédit est de mode, mais pourquoi le crédit quand devant toi meurt celui dont tu as écouté mais n'a pas entendu le cri.

Nous ne sommes encore que de si faibles balbutiements, cette nuit qui n'a vu pointer son aube, je ne serai pas quand l'aube naîtra et tu continueras à avancer et à glisser sur les marches d'une faible rosée que tu ne sentiras pas porté par l'élan de la nuit à l'aube.

Nous sommes les noyés des salles d'attente, hurlements poussés dans les souterrains de la cité trop préoccupée des contrats passés avec les membres d'un corps cadavérique qui se plaît à se nourrir de son sang pollué depuis tant et tant qu'il ne sait plus son corps. Je naufrage les orgues de notre corps.

Que tu reviennes que tu ne reviennes, le pain est sur la

table, le pain de nos premiers pas, des miens près des tiens, ce jour de neige, les boules mises les unes sur les autres, c'est le roi de la neige, sers-lui un repas mais non pas cela tu vois bien ce n'est que de la neige, c'est vrai demain il ne sera plus. Nos pas qui craquellent et ces chemins si paisibles tu as pu les délaissés si longtemps si longtemps, les pavés des villes ciment yeux de minuit et d'aurores cernés de leurs tombes préfabriquées de ce cirque flore et coupole du quotidien, chacun regargarise son contrat et tu écoutes quand il faudrait hacher chaque table, la brûler et se taire, quand les grognements se poursuivent aux sons des timbales qui s'entrechoquent, digérons le mensonge et poursuivons... les cloches du dimanche, chacun aspire au repos mais nous sommes les lépreux de nos repos.

Ni sommeil, ni repos, la poussière de nos ombres nées vie, falsifiée parce qu'incapables d'articuler le a, enregistré trop mal, coupé et accentué, successions de dialectes, nous sommes ensanglantés et le désert de l'heure désert.

Marc allume une allumette, puis deux, la troisième, la quatrième, brûle les lettres, ouvre la portière de sa voiture, le hameau si calme, prend la route à droite...

les volets clos, l'herbe haute, la grille ouverte, il la pousse, regarde, avance, ne reconnaît plus, dans la grange le bois coupé, les chats affamés, une gamelle vide, l'eau de la fontaine, les chats boivent, grimpent sur ses épaules, il n'y a personne, il n'y a plus personne.

Ma mère n'est plus.

L'attente. Un jour j'ai tué ma mère.

L'âme de l'ère, je vague, port abandonné, délaissé, d'autres viennent la mer le bateau déluge je déluge cette ère je n'ai rien su, je n'ai pas appris, je ne suis pas venu et les os se balladent d'un pôle à l'autre, et le tronc de la maison que j'empoigne que je frappe, ensanglanté par mon propre visage et...

Marc prend les chats, dort dans la forêt, demande un morceau de pain à celui qui passe, fouille les poubelles du hameau la nuit sa vie de nuit il ramasse une couverture s'enroule.

Marc se tait. Marc regarde.

Les saisons suivent le rythme de Marc, Marc suit le rythme des saisons.

La nuit. Marc ne connaît plus la couleur de la lumière.

Le silence de la nuit de Marc.

MARIE-FRANCE O'LEARY